

La frontière byzantino-lombarde de la Pouille (Italie) : Sources écrites, traditions locales, recherches archéologiques

Giovanni Stranieri

Pouille (Italie); Byzance; Moyen Âge; territoires; frontières

Le territoire dans l'histoire

En Pouille (Italie méridionale), dans le territoire correspondant aux provinces de Tarente et Brindisi, se juxtaposent, du VIIe au IXe siècle, les zones d'influence byzantine et lombarde. Cette communication a pour but d'apporter de nouveaux éléments de connaissance sur une frontière médiévale qui demeure fort peu connue.

Le réseau urbain de la *regio Apulia et Calabria* se désagrège dans le courant du VIe siècle. La ville d'Otrante est en passe de devenir le centre stratégique de la partie méridionale de la région – la Calabria – (Brown 1992), avant d'être choisie au VIIe siècle comme capitale du *thème* byzantin de Calabria.

Les Lombards, qui contrôlent les alentours de Bénévent depuis au moins 571 (Pauli Diac. *Hist. Lang.* II, 9), profitent des guerres orientales de Byzance pour éroder son pouvoir dans la région limitrophe de l'*Apulia* (Martin/Noyé 1988, 232–233) : le diocèse de Canose apparaît déserté par ses autorités en 591 (Greg. Magni *Ep.*, I, 42 et 51). Byzance ne réagit qu'en 663, quand l'empereur Constant II débarque à Tarente, reprend Canose et Lucera et se dirige sur Bénévent, avant de se retirer vers la Sicile (Zanini 1998, 278–279).

Après la mort de Constant en 668, le duc de Bénévent Romuald réalise – probablement entre 674 (lors du siège arabe de Constantinople) et 687 (date de sa mort) – la conquête de Tarente, Brindisi ainsi que de la « *latissima regio* » environnante (Pauli Diac. *Hist. Lang.*, VI, 1). Les Lombards peuvent alors cibler de temps à autre Otrante : la ville, certainement byzantine en 710 – quand le pape Constantin Ier y est reçu par le fonctionnaire impérial Théophane

(*Lib. Pont.*, I, 390) –, est « rendue » en 758 aux Byzantins par le duc Arichis (*Cod. Carol.*, 17). Aucune autre source ne nous éclaire jusqu'à ce que les attaques sarrasines sur Brindisi, Tarente et Bari, entre 838 et 847, ne déclenchent l'intervention conjointe de l'empereur germanique Ludovic II, des Lombards et des Byzantins. En 873, le *primicerius* Grégoire débarque à Otrante et prend possession de Bari trois ans plus tard (Burgarella 1988, 499).

Une douteuse « découverte archéologique » ...

Il serait moins difficile d'esquisser les caractères du territoire concerné pendant les deux siècles où il échappe à la souveraineté byzantine, si une théorie des érudits locaux du XIXe siècle ne s'était imposée à un vaste auditoire national et européen (Martin 1992, 266–267). Selon cette théorie, les Byzantins, sous la pression lombarde, se seraient retranchés derrière un système de fortifications linéaires en pierre sèche parmi lesquelles la plus importante aurait été érigée de la côte ionienne à la mer Adriatique. Aux vestiges de cette barrière la tradition locale aurait conservé le nom de « *limitone dei greci* » soit « le grand *limes* des Byzantins » (Profilo 1875, 7–8) (fig. 1).

Cette image fort stéréotypée définirait, certes, de la manière la plus simple les relations entre deux peuples solidement implantés des deux côtés d'une frontière infranchissable et étanche. Toutefois, plusieurs indices semblent dessiner une réalité différente.

Aujourd'hui, sur les cartes IGM, « *limitone dei greci* » est le nom d'un tracé routier reliant Oria à plusieurs villages situés plus à l'est. Elle

se situe sur les limites du domaine seigneurial de Oria (qui recouvre du XIIe au XIXe siècle une grande partie de la zone concernée) : en 1807 (Travaglini 1977, 83) ce domaine est délimité par nombre d'autres « limitoni » (routes, drailles et chemins), ainsi que par des « paretoni » et « paret grossi » (murs de pierre sèche).

À partir du XVe siècle, les documents d'archive attestent l'existence de telles structures aux bords de nombreux domaines seigneuriaux (Travaglini 1977, 57–60, 72–93 ; Palasciano 1997, 45 ; Frascadore 1981, 120–121 ; Pastore 1964, 91–95), qui rappellent, d'ailleurs, les « *magnus limes* » et les « *magnus paries* » entourant des propriétés ecclésiastiques de certains documents médiévaux (CDBrind I, 56, anno 1194). Partout, la définition « (*magnus*) *limes* » semble indiquer, d'ailleurs, des chemins ruraux (comme à Troia, dans le nord de la région, en 1092 : R.N.A.M., V, 140–141).

Le latin *limes* indique d'abord la *via transversa* de la *limitatio* agraire et ce n'est que plus tardivement que le concept fut étendu au domaine militaire. Il est, donc, raisonnable de penser

que les *magnus limes* et les « limitoni » des chartes susdites héritent du premier usage, bien plus courant, plutôt que du second.

Quant au fait que ce « limitone » soit dit « dei greci », il suffit de remarquer qu'aucun document d'archive concernant le domaine de Oria n'utilise cette expression. Au même titre que la voie Appienne a été par moments définie comme la « *strada dei greci* » (Scoditti 1959, 16), certains murs en pierre sèche, de par leurs dimensions imposantes, ont été dits « dei greci » (de la colonie de Tarente ou de Byzance, suivant les différentes versions et hypothèses) par les érudits locaux.

L'érection d'enceintes pour clore et soustraire de vastes étendues à l'usage commun de la part des pouvoirs baronaux qui dominent la région à l'époque médiévale et moderne (Travaglini 1977, 11), et la disponibilité de cailloux sur le plateau calcaire de la Pouille expliquent aisément la présence d'imposants murs en pierre sèche. L'idée d'un prétendu tracé d'un *limes* byzantin ne fait que placer sur une ligne imaginaire l'un de ces murs, attesté dès 1452 et conservé sur deux kilomètres, dans la com-

Fig. 1: Tracé d'un *limes* byzantin en Pouille d'après la théorie du « *limitone dei greci* » (élaboration G. Stranieri).

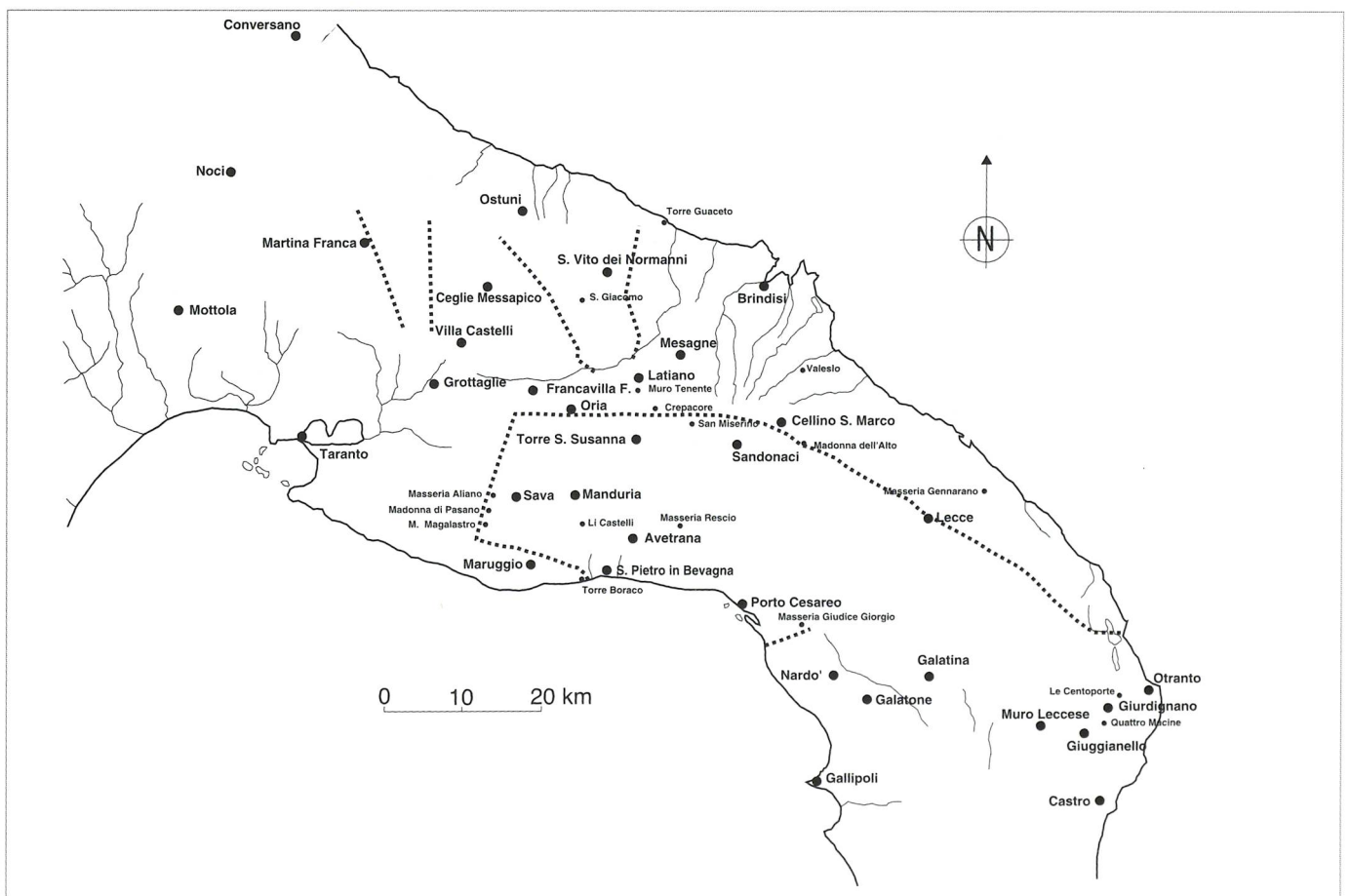
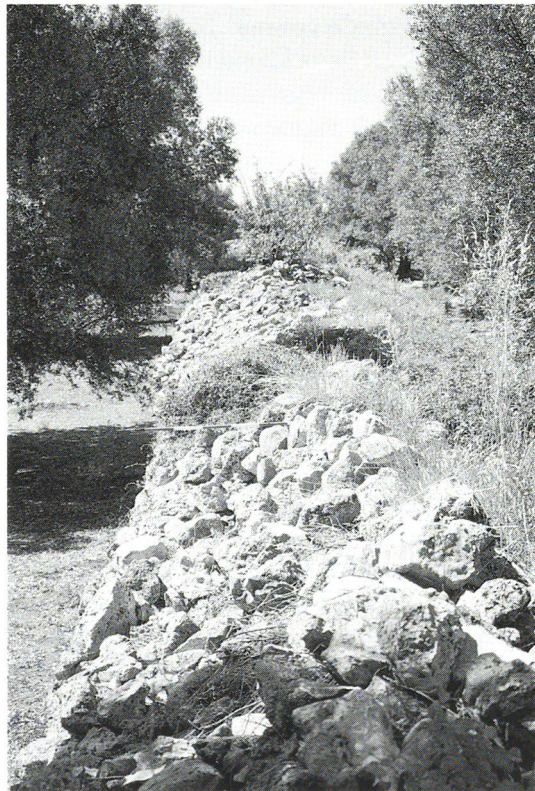




Fig. 2 ; 3 ; 4:
Le paretone de
Sava : trois vues
sommitales
(S-N) (clichés
G. Stranieri).



mune de Sava, sur le versant ionien (Stranieri 2000, 340–343), et le lieu-dit « limitone dei greci », à l'est d'Oria, distant de ce *paretone* de quelque 24 kilomètres à vol d'oiseau. La ligne se prolongerait, ensuite, sur soixante kilomètres vers la côte adriatique au nord d'Otrante, qu'elle est censée protéger, sans

que le moindre vestige n'ait pu être observé. Les prospections menées le long du parcours du mur de Sava n'ont pu révéler d'indices chronologiques (fig. 2). Seulement, lors de la démolition d'une partie de la muraille, en 1953/4, un trésor monétaire de deniers de Robert d'Anjou (1309–1343), émis très proba-

blement après sa mort, a été découvert (la trouvaille est aujourd'hui dispersée) (Pichierri 1976 ; Stranieri 2000, 341–344).

Espaces politiques et relations sociales

Sur le terrain rien ne semble attester l'existence – longtemps évoquée et finalement retenue comme à peu près sûre – d'une muraille byzantine en pierre sèche en Pouille méridionale. D'ailleurs, d'autres considérations semblent indiquer une configuration bien différente des rapports entre pouvoir byzantin, population locale et nouveaux arrivants lombards.

Du côté byzantin, le silence des sources semble dénoncer une dimension périphérique de l'Italie, où Byzance se borne à garder des enclaves côtières stratégiques, comme Ravenne, Naples ou encore Otrante et de protéger la Sicile des bien plus redoutées attaques arabes. Du côté lombard on manque également de sources, si ce n'est que pour le déjà mentionné Paul Diacre et pour Erchempertus, lequel, toutefois, ne fait aucune référence utile à la région.

D'autre part, si, d'un point de vue stratégique, il est légitime de dire que la plus grande partie de la Pouille a été un « pays lombard » (Martin 1993, 163–164, 169, 176), il en est différemment pour la réalité sociale. D'une part, dans le nord de la région, les cimetières connus pour le VIIe siècle offrent un « panorama de contact et d'intégration entre les cultures matérielles romano-byzantine et lombarde qui correspond bien à l'image d'un territoire partagé plus que disputé » (D'Angela/Volpe 1994, 299). D'ailleurs, Bari et son arrière-pays semblent profondément lombards en ce qui concerne le droit (germanique), la langue (latine) et la confession (catholique romaine) qui y sont majoritairement pratiqués au moment de la reconquête byzantine de 876 et jusqu'au XIIIe siècle (Von Falkenhausen 1986, 202 ; Martin 1993, 490–492, 518, 532).

Au contraire, une telle empreinte est insaisissable entre Tarente, Brindisi et Lecce. Les rares cimetières connus – San Pietro Mandurino (Manduria) (D'Angela 1975, 154), Crepacore (Mesagne) (Maruggi/Lavermicocca 2001), Gennarano (Merine) (Patitucci Uggeri 1974) – ne montrent pas de signes décisifs quant à l'appartenance ethnique des occupants. D'autre part, ce n'est qu'au sud de Lecce que l'em-

preinte de la culture grecque apparaît forte et durable : aujourd'hui encore sept villages parlent une langue dérivée du grec byzantin, et même les parlers latins sont restés ici à l'abri des nouveautés linguistiques qui semblent avoir été véhiculés par la présence lombarde dans le nord de la région. Dans la zone intermédiaire seulement une partie des nouveautés a été acceptée (Parlangeli 1959, 454–464). Ce secteur intermédiaire où les villes de Tarente, Brindisi et Oria sont contrôlés par les Lombards si on s'en tient aux rares sources disponibles, sans que le territoire soit marqué par leur empreinte culturelle, pourrait être identifié, par conséquent, comme une zone où la culture des nouveaux arrivants fût rapidement absorbée par la population locale. En l'absence de toute trace d'une démarcation politique et militaire, il faut plutôt imaginer, sur la base des données présentées, une zone de fluctuation et d'intégration, où la population établit des rapports diversifiés avec les pouvoirs. L'administration byzantine y laisse, certes, un vide de pouvoir que les Lombards ne peuvent pas occuper.

D'ailleurs, l'Empire crée de tels « no man's land » en Orient contre les Arabes (Obolensky 1974, 305–307 ; Dagron 1988). Les derniers *limites* de tradition romaine ont été élevés par Byzance au Ve siècle sur l'isthme de Corinthe (*Hexamilion*), à l'ouest de Constantinople (*Makron Teichos*) et dans le Chersonèse (Crow/Ricci 1997 ; Zanini 1994, 182–185).

En Italie, les Byzantins fortifient les centres urbains côtiers et les abritent derrière de vastes zones de protection, comme l'Émilie (protégeant Ravenne), et la Terre de Labeur (protégeant Naples) (Zanini 1998, 225–243, 246–248 ; Arthur 1991, 761–763). D'après les recherches archéologiques, ces régions apparaissent comme des zones d'échanges commerciaux et culturels (Zanini 1998, 246–248 ; Gelichi 1995) : la situation de l'arrière-pays d'Otrante est fort moins bien connue mais elle n'a pas du être sensiblement différente.

Plus récemment, on a voulu voir dans une série d'habitats datant du Haut Moyen Âge, disposés le long d'un tracé routier Tarente – Oria – Lecce – Otrante, la preuve d'une militarisation de cet axe de la part des Byzantins, qui en auraient fait ainsi une sorte de voie retranchée contrôlée par des *castra*, après la perte de la voie Appienne (Uggeri 1990, 500–506). Elle aurait pu être par endroits renforcée

par des murailles en pierre sèche et des fossés. Cette hypothèse traduit une relecture plus réaliste de la théorie du « limitone dei greci », sans pour autant s'affranchir de la traditionnelle vision linéaire et hermétique de la frontière byzantino-lombarde.

Il serait, d'abord, bien curieux qu'une voie de retranchement militaire, passe aux pieds des collines d'Oria, ville solidement contrôlée par les Lombards.

D'ailleurs, les fouilles récemment menées sur l'un de ces villages ont concerné un cimetière et une église du VIIe siècle, sans qu'aucune indication ethnique et fonctionnelle ne soit recueillie (Maruggi/Lavermicocca 2001, 41–54).

En revanche, l'existence le long de cet axe de plusieurs habitats – que rien ne définit comme lombards ou byzantins ni en tant que *castra* et qui peuvent être habités par la population locale – est peut-être le meilleur indice de la vitalité des commerces et des échanges au cœur même du « no man's land » établi dans le territoire correspondant *grosso modo* aux actuelles provinces de Tarente et Brindisi. En plus, la découverte d'un important atelier de production d'amphores à Otrante pourrait témoigner, encore au cours du VIIe siècle, d'un surplus agricole de la Pouille méridionale acheminé sur Otrante et destiné à l'exportation (Arthur 1992; Zanini 1998, 116).

Bibliographie

- Arthur 1991 P. Arthur, *Romans in Northern Campania. Settlement and Land-use around the Massico and the Garigliano Basin*, London 1991.
- Arthur et al. 1992 P. Arthur/M. P. Caggia/G. P. Ciongoli/V. Melissano/H. Patterson/P. Roberts, « Fornaci altomedievali ad Otranto. Nota preliminare », dans: *Archeologia Medievale* XIX, 91–112.
- Brown 1992 T. S. Brown, « Otranto in medieval history », dans: D. Michaelides/D. Wilkinson (éds.), *Excavations at Otranto, I: The Excavation*, 1992, 27–39.
- Burgarella 1988 F. Burgarella, *Le terre bizantine*, in *Storia del Mezzogiorno*, vol. II, tomo II, G. Galasso/R. Romeo (éds), Napoli, 413–517.
- Cod. Carol. *Cod. Carol.*, 17 – *Codex Carolinus, Monumenta Germaniae Historica, Ep. III*, 469–657 ; 515.
- CDBrind I A. De Leo, *Codice Diplomatico Brindisino*, vol. I, ed. G. M. Monti, Trani 1940.
- Const. Porphy. De Admin. Imp. – Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, Greek Text ed. G. Moravcsik, english translation by R. J. H. Jenkins (CFHB I), Washington 1967.
- Crow 1997 A. R. Crow, « Investigating the hinterland of Constantinople: interim report on the Anastasian Long Wall », dans: *Journal of Roman Archaeology* 10, 235–262.
- D'Angela 1975 C. D'Angela, « Un saggio di scavo in località S. Pietro mandurino (Ta) », dans: *Vetera Christianorum* 12, 139–154.
- D'Angela/Volpe C. D'Angela/G. Volpe, « Aspetti storici e archeologici dell'Alto Medioevo in Puglia », dans: R. Francovich/Gh. Noyé (éds.), *La storia dell'alto medioevo italiano (VI–X secolo) alla luce dell'archeologia*, Firenze, 299–332.
- Dagron 1988 G. Dagron, « Guérilla, places fortes et villages ouverts à la frontière orientale de Byzance vers 950 », dans: *Castrum* 3, *Guerre, fortifications et habitats dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, A. Bazzana (éd.), Roma 1988, 42–48.
- Frascadore 1981 A. Frascadore, *Le pergamene del Monastero di Santa Chiara di Nardò*, 1292–1508, Bari 1981.
- Gelichi 1995 S. Gelichi, « Territori di confine in età longobarda: l'ager mutinensis », dans: G. P. Brogiolo (éd.), *Città, castelli, campagne nei territori di frontiera (secc. VI–VIII) (= Atti del Quinto Seminario sul Tardo Antico e l'Alto Medioevo in Italia centro-settentrionale, Monte Barro – Galbiate 1994)*, Mantova, 145–158.

- Greg. Magni
Martin 1988
Martin 1992
Martin 1993
Maruggi/Lavermicocca 2001
Obolensky 1974
Palasciano 1997
Parlangeli 1959
Pastore 1964
Patitucci Uggeri 1974
Pauli Diac.
Pichierri 1976
Profilo 1875
R.N.A.M.
Scoditti 1959
Stranieri 2000
Travaglini 1977
Uggeri 1990
von Falkenhausen 1986
Zanini 1994
Zanini 1998
- Ep. Gregorii Magni Epistulae*, MGH, Ep. I-II.
J.-M. Martin/G. Noyé, « Guerres, fortifications et habitats en Italie méridionale du Ve au Xe siècle », dans: *Castrum 3. Guerre, fortification et habitats dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, A. Bazzana (éd.), Rome/Madrid 1988, 225–236.
J.-M. Martin, « Les problèmes de la frontière en Italie méridionale (VIe–XIIe siècles): l’approche historique », dans: *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, J.- M. Poisson (éd.), Rome/Madrid, 259–275.
J.-M. Martin, *La Pouille du VIe au XIIe siècle*, Roma 1993.
G. A. Maruggi/G. Lavermicocca (éds.), *Torre Santa Susanna : chiesa di S. Pietro. Storia, archeologia e restauro*, Bari 2001.
D. Obolensky, *Byzantine Frontier Zones and Cultural Exchanges* (= Actes du XI^e Congrès International des Études Byzantines), Bucarest 1974, 303–313.
I. Palasciano, « La relazione del Gallarano del 1704 e i confini tra Mottola e Noci », dans: *Umanesimo della Pietra*, Martina Franca 1997, 35–58.
O. Parlangeli, *Storia linguistica e storia politica nell’Italia meridionale* (= Atti del III Congresso internazionale di studi sull’alto medioevo, Spoleto 1956), Spoleto 1959, 453–464.
M. Pastore, *Le pergamene della Curia e del Capitolo di Nardò*, Lecce 1964.
S. Patitucci Uggeri, « La necropoli longobarda di Gennarano sul confine bizantino di Terra d’Otranto », dans: *Quaderni dell’Istituto di Topografia dell’Italia antica 1*, Lecce 1974.
Hist. Lang. – Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, a cura di E. Bartolini, Milano 1988.
G. Pichierri, « Il Limitone dei Greci nel territorio di Sava », dans: *Cenacolo V–VI*, 1976, 23–29.
A. Profilo, *La Messapografia ovvero memorie istoriche di Mesagne*, I vol., II vol., Lecce 1875.
Regii Neapolitani Archivi Monumenta edita ac illustrata, Napoli, 1845–1861, 6 voll.
L. Scoditti, *Il Limitone dei Greci e la Muraglia Confinaria Messapica nel Salento*, Mesagne 1959.
G. Stranieri, « Un limes bizantino nel Salento? La frontiera bizantino-longobarda nella Puglia meridionale. Realtà e mito del limitone dei greci », dans: *Archeologia Medievale XXVII*, 2000, 333–355.
E. Travaglini, *I limiti della foresta oritana in documenti e carte dal 1432 al 1809*, Oria 1977.
G. Uggeri, « Il confine longobardo-bizantino in Puglia », dans: *XXXVII Corso di Cultura Ravennate e Bizantina*, Ravenna 1990, 486–488.
V. von Falkenhausen, « Bari bizantina : profilo di un capoluogo di provincia [secoli IX–XI] », dans: G. Rossetti (éd.), *Spazio, società e potere nell’Italia dei Comuni*, Napoli 1986, 195–227.
E. Zanini, *Introduzione all’archeologia bizantina*, Roma 1994.
E. Zanini, *Le Italie bizantine. Territorio, insediamenti ed economia nella provincia bizantina d’Italia (VI–VIII secolo)*, Bari 1998.

Adresse de l’auteur

Giovanni Stranieri
Université Lumière Lyon 2-UMR, F-56480 Lyon
gtgio@wanadoo.fr